
L'inconnue noire

Author(s): Marcel GRIAULE

Source: *Présence Africaine*, Novembre - Décembre 1947, No. 1 (Novembre - Décembre 1947), pp. 21-27

Published by: Présence Africaine Editions

Stable URL: <https://www.jstor.org/stable/24346673>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <https://about.jstor.org/terms>



JSTOR

is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Présence Africaine*

L'inconnue noire

par M. GRIAULE

Une vieille plaisanterie court le monde ; elle se plaçait autrefois sur le plan sentimental ; elle se placerait aujourd'hui, si l'on n'y prenait garde, sur le plan scientifique. Elle consiste à dauber sur l'insuffisance intellectuelle des populations noires.

L'argument des gens du commun est simple : les Noirs vont nus : ils se mangent les uns les autres. Donc, ils ne sont pas intelligents. On entend même des propos encore plus simples, qui viennent des profondeurs de l'inconscient du Blanc, qui illustrent un symbolisme vénérable, élémentaire, touchant les couleurs et qui se résume en cette réflexion faite à un voyageur revenant du Soudan :

— Des nègres : moi, j'aurais peur !

Qu'on ne dise point que ces opinions sont sans valeur. Ce sont les plus répandues. Or, à l'époque où joue la loi des grands nombres, ce sont elles qui comptent.

Et si l'on se tourne vers l'élite intellectuelle, vers les gens renseignés, vers ceux qui lisent et réfléchissent, quels avis recueille-t-on ?

Les moins défavorables s'appuient sur des indices d'infériorité qui l'emporteraient sur les indices d'excellence. On convient parfois que les Noirs ont eu leur temps, qu'à des époques indécises ils campèrent des arts, des techniques et peut-être des idées valables. On donne l'exemple des imposantes ruines de Rhodésie, témoins de grandeurs passées, qui ne revivraient plus, qui ne peuvent plus revivre à cause de cette décadence du Noir, de son naufrage dans la barbarie.

D'autres esprits, plus subtils, s'attaquent au cœur du problème. Au cerveau, pourrait-on dire. Les Noirs, comme tous les primitifs, ne possèdent pas de langues vraiment dignes de ce nom. Ils ne s'ébrouent que dans le concret. Leurs vocabulaires sont pauvres et reflètent surtout les matériels ; ils ne permettent pas l'abstraction.

PRESENCE AFRICAINE

On va plus loin. Ces hommes n'ont pas de démarche logique de la pensée. Ils sont observateurs — plus que nous —, ils appréhendent les faits avec émotion et intérêt, les entassent pêle-mêle et, munis de ces bagages, ils s'en vont tout de travers dans le raisonnement, les yeux au ciel, les pieds dans les fondrières.

Il est certes grand temps, peut-être même trop tard, pour réagir contre ces idées paresseusement préconçues par les foules ou laborieusement conçues par l'élite.

Concernant la décadence actuelle du monde noir, on peut se demander tout d'abord sur quels faits s'appuient ceux qui l'annoncent. Possède-t-on sur ces populations une documentation sérieuse ? Et s'il est objecté que l'Afrique noire est une mosaïque compliquée faite de groupes allant de la tribu de quelques centaines d'hommes à la nation de plus d'un million d'âmes ; s'il faut admettre l'impossibilité matérielle où l'on est de les connaître tous, au moins est-on en droit de se demander si cette documentation a été rassemblée pour quelques sociétés typiques.

A cette question, la réponse est facile : pour aucune population de l'Afrique noire nous ne disposons de renseignements suffisants. Presque tout dans ce domaine est fragmentaire, œuvre de travailleurs isolés, d'administrateurs qui ont profité de leurs loisirs pour tenter de comprendre certains détails, de militaires qui avaient besoin de connaître certaines habitudes des gens qu'ils combattaient.

Certes, il est des travaux considérables et valables conduits selon des méthodes scientifiques. Les Anglais en Nigéria et en Gold Coast, les Français au Soudan, au Dahomey, ont écrit des livres qui resteront, sur la divination, les masques, les techniques. Certes, des organismes nationaux ou internationaux mènent, depuis quelques années, des études patientes et systématiques. Il faut penser à l'Institut français d'Afrique noire de Dakar, à l'International African Institute de Londres.

Mais nous ne sommes qu'à la période des inventaires. Nous découvrons les Noirs comme nous avons découvert leur pays, pied à pied. Nous n'en sommes qu'aux formes extérieures, aux gesticulations, aux revêtements. Et c'est seulement depuis un an que certaine équipe de chercheurs a pu pénétrer, après quinze années d'efforts persévérants, dans les dédales extraordinaires des métaphysiques bambara et dogon.

Donc, il paraît prématuré de parler de la décadence et de l'insuffisance des Noirs, puisqu'on ne connaît que peu de chose de leur état actuel et presque rien de leur passé.

Dans cette situation, il semblerait que l'attitude raisonnable

L'INCONNU NOIRE

devrait être le silence. Pourtant, il est possible, dès maintenant, en s'appuyant sur le peu qu'on sait, de réfuter les deux affirmations mentionnées plus haut et qui concernent la pauvreté des langues comme le manque de coordination de la pensée noires.

Les langues principales de l'Afrique commencent à être connues et des lueurs indécises sont projetées sur les centaines de dialectes parlés de Dakar à Nairobi. Il est déjà intéressant de constater que des savants éminents rapprochent certaines d'entre elles de l'égyptien. Si la chose était définitivement prouvée, il faudrait convenir que l'ascendance du mandingue ou du peuhl n'est pas tellement roturière. Que des langues noires soient des pulsations du plus vieil empire connu de l'Afrique, voilà qui ouvre déjà des horizons aux yeux des chercheurs.

— Mais, dira-t-on, l'égyptien est une langue concrète, qui ne se prête à aucune abstraction. Et que les langues actuelles proviennent de l'égyptien ne fait que confirmer l'ancienneté de cette carence.

N'étant pas égyptologue, je ne puis guère me prononcer sur les caractéristiques de la langue des Pharaons. Mais je sais bien que certains spécialistes n'acceptent aucunement l'incapacité où aurait été l'Égyptien d'exprimer des concepts.

Et si l'on constate que les vocabulaires des Noirs n'offrent guère de mots abstraits, quelle conclusion en tirer sinon que notre ignorance et notre affreuse habitude de la vitesse nous empêchent d'aller au fond des sens, au fond des mots ?

Et d'abord, quand bien même un dialecte n'offrirait que dix termes dans le genre de dieu, âme, pureté, interdiction, ne donnerait-il pas acte que ses tenants ont quelque idée de l'abstraction ? Personne n'a jamais administré la preuve scientifique que les dieux et les âmes de la tribu la plus arriérée étaient des matériels, étaient confondus avec leurs supports matériels au point que les mots les désignant n'éveillaient aucune idée abstraite dans l'esprit des usagers. Bien au contraire, un examen attentif de nombreux termes désignant des objets fait apparaître des sens extrêmement riches et qui s'appuient sur l'objet comme un nuage sur une colline.

Prenons l'exemple du bambara *dyo*, désignant un filet à prendre les poissons ; si j'ai bonne mémoire, c'est là le seul sens qui figure dans les dictionnaires. Or, ce filet est la première technique enseignée aux hommes par un personnage mythique, technique destinée à remédier au désordre des origines, à réduire la première misère, le premier dénuement des hommes. Ce filet n'est rien moins que l'image de l'ordre établi, de la vie organisée. Par exten-

PRESENCE AFRICAINE

sion, son nom a été donné, dans la suite, à toute institution religieuse, à tout ensemble cohérent de matériels et de rites, considérés comme réparant les désordres successifs du monde. Le **komo** est un grand **dyo** ; les autels et rites concernant les femmes forment un **dyo**. On est donc bien loin du filet de pêcheur.

La même démonstration pourrait être donnée avec le **dogon gouyon**, grenier. Ce terme dérive d'une racine signifiant voler, dérober ; il a été prononcé par le forgeron céleste qui, ayant arraché un fragment de soleil, le déposa sur le grenier-système du monde à l'aide duquel il devait descendre du ciel. Le grenier primordial, qui devait servir de modèle à ceux des hommes, conserve ce nom de « volé ».

Là encore, un mot banal, qui évoque une construction rudimentaire et des nourritures, rassemble en un raccourci puissant le drame qui se situe à l'aube de l'histoire humaine. Dira-t-on que ce mot n'est rien que concret ? Le mythe qu'il résume n'est-il que le résultat de gestes et de préoccupations alimentaires ?

Des centaines d'exemples pourraient être ainsi fournis. Ils doivent nous inciter à la prudence. Nous ne devons pas nous donner le ridicule de porter des jugements de valeur sur des vocabulaires dont nous n'avons que des bribes et dont les inconcues ne font que mesurer la profondeur de notre ignorance.

— Admettons les possibilités d'abstraction, rétorquera-t-on : prouvent-elles que les Noirs sont capables d'élaborer un système de pensée cohérent ? N'y a-t-il pas simple juxtaposition sans ordre des connaissances ? Ne forment-elles pas une sorte de tas d'où l'on tirerait, à chaque occasion nouvelle, des souvenirs se rapportant aux occasions antérieures que l'on compare à celle du moment ? Le Noir n'est-il pas écrasé sous cet amas d'autant plus lourd que sa mémoire est grande ? N'est-il pas incapable d'en sortir et insensible aux contradictions ?

A cet argument, une réponse identique à la précédente peut être faite : nous jugeons d'après une documentation incomplète cueillie au hasard des voyages, des goûts, des occasions. Même si nous n'avions pas la preuve positive, pour deux populations différentes, de l'existence d'une métaphysique, — qui est aussi une cosmogonie et une religion — où l'esprit noir puise comme le nôtre puise dans une philosophie, même si nous n'avions pas la certitude que la plupart des Noirs — sinon tous — vivent sur des systèmes, peut-être originaux, peut-être issus d'on ne sait quels Orients ou Septentrions, nous affirmerions que presque tous les éléments permettant un jugement correct manquent.

En effet, les documents dont nous disposons en cette matière

L'INCONNU NOIRE

sont surtout les mythes. Il est reconnu que ces récits nébuleux, intemporels, où les formes se coulent les unes dans les autres, où les contraires coexistent, constituent la somme du savoir des peuples primitifs. Sur ces récits, carcasses des religions et des morales, armatures des techniques, le primitif appuie ses rites et son comportement ; il est donc naturel qu'il soit jugé d'après eux.

Là encore, notre savoir est restreint. « Les mythes primitifs dont nous disposons, écrit Lévy-Bruhl, sont, en général, incomplets et fragmentaires. » (*La Mythologie primitive.*) Pourquoi ? Le grand sociologue donne lui-même la réponse : « Un petit nombre seulement de personnes, dans une tribu, en possède une connaissance étendue. Ce savoir est le privilège des hommes d'âge. ...Chacun d'eux en connaît un plus ou moins grand nombre. Mais souvent il n'en sait ni le commencement ni la fin. Ou bien des parties importantes lui manquent. »

Ce que dit Lévy-Bruhl pour les Australiens et les Papous est valable pour les Noirs d'Afrique. Et ils convient d'ajouter qu'un mythe étant une chose vivante, intégrée dans le rythme social, sentie et mue différemment selon les saisons, les circonstances, les lieux, les personnes, ne se laisse pas appréhender comme un objet que l'on pourrait tenir dans la main et regarder sous toutes ses faces.

Finalement, pour ces raisons et pour d'autres, l'observateur étranger ne possède qu'une suite de bribes plus ou moins importantes, dont certaines même peuvent donner le change et passer pour des « versions » entières, ce qui ne simplifie pas le problème. Soit qu'il n'ait pu consulter toute la série d'informateurs dont chacun détient une part de l'ensemble ; soit qu'il n'ait jamais gagné la confiance des vieux initiés ; soit qu'il n'ait pas été là aux lieux et aux temps voulus, le chercheur ne dispose le plus souvent que d'éléments non coordonnés qui semblent extérieurs et indifférents les uns aux autres.

Cette constatation ne suffit-elle pas à détruire toutes les théories construites sur la mentalité des Noirs ?

Et que dire si des exemples peuvent être donnés de systèmes ordonnés, de métaphysiques cohérentes dont la moindre qualité est de servir d'axe à la vie religieuse et sociale comme à la vie technique ?

Que dire, si allant plus loin que prouver une mentalité raisonnée et riche, ces métaphysiques indiquaient aux chercheurs d'Occident la silhouette et l'allure des systèmes antiques ?

Par suite d'heureuses circonstances, l'ethnographie française

L'INCONNU NOIRE

est en mesure, depuis quelques mois, d'apporter deux preuves magistrales de la profondeur, de la cohérence, de la beauté de la pensée des Noirs. Quinze ans d'efforts continus et systématiques ont amené la découverte, au cœur du Soudan, de deux systèmes, le bambara et le dogon, dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils renouvelleront les études africaines.

Il n'est guère possible d'en donner en quelques lignes une idée même approximative (1). Qu'on sache seulement qu'ils reposent sur la primauté du verbe, identifié lui-même à l'eau et à la lumière, animateur du macrocosme et du microcosme, sur le principe de la gémelliparité primordiale, sur celui du va-et-vient perpétuel du monde qui, de chute en chute, progresse cependant, grâce aux réorganisations successives, lesquelles s'expriment, chez les Dogons, par des techniques de plus en plus perfectionnées. Ces techniques, d'ailleurs, ne sont que le revêtement de paroles de plus en plus nuancées, adéquates aux travaux de chacune des périodes nouvelles ouvertes par les ruptures d'interdits.

Dans cette métaphysique, rien n'est laissé au hasard : les Bambara ont réglé l'univers, depuis les puissances célestes jusqu'aux détritiques, et les subtilités de leur comportement, les minuties de leurs rites, font songer aux grandes civilisations d'Extrême-Orient (2). De même, les Dogon n'ont pas d'institution qui ne se rattache logiquement à cette métaphysique et ils apportent, comme leurs voisins, des solutions nouvelles aux vieux problèmes du totémisme, de la circonscription, du sacrifice, de la personne.

Et les solutions débordent les cadres du monde noir. Il n'est pas trop de dire qu'elles jettent des lueurs inattendues sur l'anatomie de la pensée antique. Entre autres, l'analyse du concept dogon de la rédemption du monde par un moniteur, maître du Verbe et des techniques, apportera une contribution appréciable à l'étude du logos platonicien ou johannique. Et la christologie fera bien, en abordant ces rives nouvelles, de ne pas simplement s'attendre à quelque rechute du messianisme, à quelque obscure séquelle d'un drame unique.

De même, le dogme de la gémelliparité, comme celui de l'eau-verbe-lumière, aideront à poser sur des bases plus solides le problème du Zodiaque, par exemple, et à expliquer des peintures rupestres énigmatiques de domaines aussi lointains que celui de l'Afrique du Nord.

D'une manière générale, ces systèmes feront reléguer comme

(1) Voir « Dieu d'eau » (sous presse), Editions du Chêne.

(2) Mme G. Dieterlen présentera une thèse intitulée : « Essai sur la religion bambara ». Mme S. de Ganay prépare également des publications sur cette population.

L'INCONNU NOIRE

accessoires désuets les arguments qu'agitent encore des esprits distingués, attirés par les seuls peuples classiques. Ces arguments se résument approximativement à celui-ci, que l'on peut reproduire par malice en guise de gaie conclusion à cet article :

— Les Nègres n'ont jamais été que des Nègres et il n'y a jamais rien eu à attendre d'eux. La preuve : c'est que sur tous les bas-reliefs de l'antiquité, ils figurent toujours à la même place, à leur place, à la dernière. »

Marcel GRIAULE,
Professeur à la Sorbonne.

